

Hector MALOT

Sans famille

Adaptation en français facile
par Christine FERREIRA

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	3
I. — MÈRE BARBERIN.	5
II. — RÉMI S'EN VA.	8
III. — LES LEÇONS DE VITALIS	14
IV. — VITALIS EN PRISON	16
V. — LA CHANCE DE RÉMI	19
VI. — LA VIE DURE.	24
VII. — MORT DE JOLI-CŒUR	31
VIII. — RÉMI PERD VITALIS	37
IX. — ENCORE UN DÉPART.	42
X. — LE VÉTÉRINAIRE ET LA VACHE.	46
XI. — RETOUR AU VILLAGE.	50
XII. — DÉPART POUR L'ANGLETERRE	54
XIII. — LA FAMILLE DE RÉMI ?	57
XIV. — RÉMI COMMENCE A ESPÉRER	63
XV. — LE RETOUR EN FRANCE.	67
XVI. — EN FAMILLE	69
<i>Carte des voyages de Rémi à travers la France</i>	75
<i>Qui cherche trouve</i>	76

S 85/22 (法6 2/120)

l. Madrid. 1977

苦儿流浪记

(1200词汇的法语简易读物)

BG000060

Hector MALOT

Sans famille.

Adaptation en français facile
par Christine FERREIRA

SOCIEDAD GENERAL ESPAÑOLA DE LIBRERIA, S. A.

Evaristo San Miguel, 9

MADRID - 8

CARTE D'IDENTITÉ

Titre	<i>Sans famille</i>
Auteur	<i>Hector Malot</i>
Série	<i>Récits</i>
Age des lecteurs	<i>11 à 20 ans et adultes</i>
Nombre de mots	<i>Environ 1 200</i>

● *Sans famille est écrit en français facile. Pour le lire, il faut savoir les 1200 mots les plus employés de la langue française. Quelques mots difficiles sont expliqués très simplement en bas de page.*

EXEMPLE : Singe : *animal qui imite l'homme.*

● *Si vous ne connaissez pas une expression, si une phrase ne vous semble pas claire, regardez à la fin du livre page 76, « Qui cherche trouve ». Cherchez et, très vite, il n'y aura plus de difficultés pour vous.*

COUVERTURE : Référence des illustrations :

Air-France ; Almazny ; Fotogram ; Hachette ; I.P.N. ; J. Suquet ; Rapho ; Valoria-Films ; A. Varda.

Les photos qui illustrent ce livre sont extraites du film SANS FAMILLE, réalisé en co-production par S P C E - FRANCINEX (Paris) et RIZZOLI FILM (Rome).

© Librairie Hachette, 1962.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Sans famille est un classique de la littérature française pour la jeunesse. A quels titres ?

C'est un livre bien écrit. J'ai tâché, en composant cette adaptation, de garder cette simplicité, cette naïveté pourrait-on dire, de bon aloi, qui sont le propre de son auteur, Hector Malot.

L'atmosphère du livre, il est vrai, est sentimentale. Pourtant, toute mièvrerie est exclue de l'histoire de cet enfant qui erre à travers la France et aborde même en Angleterre.

Pittoresque, ce livre l'est par la vérité originale de ses personnages : Vitalis, Rémi, la douce Madame Milligan, les vilains de la fable.

L'intérêt documentaire, enfin, que présente ce récit, n'est pas le moindre de ses mérites. A la suite des héros, le lecteur connaîtra le visage de la France d'autrefois : les traits essentiels en demeurent aujourd'hui.

IV PRÉFACE

Quelques termes peu nombreux ont été expliqués dans des notes. La syntaxe est claire et simple. L'étudiant pourra lire Sans famille avec facilité, tout en se familiarisant avec maintes tournures bien françaises.

Il ne me reste qu'à souhaiter à ce petit livre, depuis longtemps ami des jeunes Français, de devenir aussi l'ami des jeunes étrangers, et de leurs maîtres.

Christine FERREIRA.



SANS FAMILLE

I. MÈRE BARBERIN

Je suis un enfant trouvé.

Jusqu'à huit ans, j'ai cru que j'avais une mère : quand je me couchais, chaque soir, une femme venait m'embrasser ; si je pleurais, elle me serrait doucement dans ses bras, et elle arrêta ma peine.

Mais, un jour, arrive de Paris un homme. Il venait dire à ma mère, la Mère Barberin, que son mari était tombé du toit d'une maison pendant qu'il travaillait : il était maintenant à l'hôpital, et ne pouvait plus nous envoyer d'argent. Le seul moyen d'avoir quelque argent était de vendre la vache ! Mais une vache, c'est la nourriture du paysan ; si nous la vendions, nous n'avions plus de beurre ni de lait, ni de fromage, ni de tout ce que nous achetions avec quelques litres de lait par jour. Nous avons quand même vendu la vache et depuis nous avons seulement mangé du pain le matin, des pommes de terre au sel, le soir, et c'était tout.

Pourtant, le jour du Mardi-Gras, Mère Barberin a une bonne idée : avec deux œufs, un peu de lait, un peu de farine, elle fait des crêpes¹. Nous commençons ce bon dîner, quand on frappe à la porte.

— Qui est là ? demande Mère Barberin.

Puis elle se retourne.

1. Sorte de gâteau plat et rond fait avec de la farine, des œufs, du sucre et du sel.

6 SANS FAMILLE

— Ah! mon Dieu, c'est toi, Jérôme! dit-elle. Et, me poussant vers un homme qui venait d'entrer, elle ajoute :

— Rémi, c'est ton père.

Voilà cet homme qui se met à table avec nous. Il me regarde manger et demande :

— Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça, d'habitude?

— Oh, si! dit la Mère Barberin, d'habitude, il mange bien.

Mais je n'avais envie ni de parler, ni de manger.

— Tu n'as pas faim? me dit l'homme.

— Non.

— Eh bien, va te coucher, et vite.

J'étais depuis quelque temps dans mon lit, mais je ne dormais pas. J'entendais Mère Barberin parler avec son mari, et je me demandais pourquoi mon père semblait méchant. La maison, c'était une grande salle; dans un coin se trouvait la table, dans un autre mon lit, dans le troisième celui de ma mère. Au fond, c'était la cheminée. Ils étaient tous deux assis près de la table, assez loin de moi, mais je pouvais entendre ce qu'ils disaient.

— Pourquoi as-tu gardé cet enfant? demandait l'homme.

— Parce que je l'aime. Rappelle-toi, Barberin, nous l'avons trouvé quand il était à peine un bébé, je lui ai donné mon lait, à ce pauvre petit, puisque notre fils venait de mourir. Comment pouvais-je le jeter dehors!

— Quel âge a-t-il?

— Huit ans.

— Il faut nous débrouiller pour gagner de l'argent avec lui. Ah, que j'ai été bête! quand je l'ai trouvé, il

y a huit ans, à notre porte, il était habillé de beaux vêtements. J'ai cru que ses parents allaient venir le chercher, et nous donner de l'argent. Maintenant, il doit gagner sa vie. Nous n'avons plus de vache, mon accident ne me permet plus de travailler. Ne me dis rien, c'est décidé.

Puis il sort. Alors, j'appelle Mère Barberin; elle arrive vite, et m'embrasse.

— Tu ne dors pas, mon petit? Tu as donc tout entendu?

— Oui, et je comprends. Tu n'es pas ma Maman, et cela me fait de la peine. Mais cet homme n'est pas mon père, et cela me fait plaisir, parce que je ne l'aime pas.

Je pleurais. Je voulais bien gagner ma vie, mais j'avais peur de ne pas rester avec ma Mère Barberin. On m'avait parlé d'une grande maison où vont les enfants et les vieux qui n'ont personne pour s'occuper d'eux. Je ne voulais pas y aller. La Mère Barberin me tenait la main, en me parlant doucement. Le sommeil, enfin, est venu.

II. RÉMI S'EN VA

Le lendemain, je décide de rester près de la Mère Barberin, ne voulant pas la quitter; mais le père Barberin arrive, et me dit de venir avec lui au café. Là, assis à une table, se trouvait un vieil homme, grand, avec de longs cheveux gris qui pendaient sur ses épaules. Autour de lui, trois chiens et un singe¹ étaient assis. Et, pendant que Barberin racontait aux gens du café qu'il ne voulait plus me garder chez lui, le vieil homme, sans dire un mot, sans remuer, me regardait.

Tout d'un coup, me montrant de la main, il demande à Barberin :

— C'est cet enfant-là qui vous gêne?

— Lui-même.

Le vieil homme regardait Barberin, puis me regardait. J'avais très peur.

— Donnez-moi cet enfant, dit enfin le vieil homme. Il travaillera avec moi.

Barberin, voyant la possibilité² de gagner peut-être de l'argent, demande alors :

— Combien me le paierez-vous?

— Vingt francs par an, dit le vieil homme. Je ne vous l'achète pas, je vous le loue.

— Vingt francs? c'est très peu.

— Ce que vous voulez, n'est-ce pas, c'est que cet

1. Animal qui imite l'homme. Il peut marcher en étant debout.

2. Possible, possibilité.

enfant ne mange plus de votre pain? et moi, je vous offre de me charger de lui.

— Mais regardez le bel enfant! il est fort comme un homme! il est solide!

— Oui, il est fort, mais il ne pourrait pas faire un travail dur.

— Lui? mais si, regardez-le de près.

Ces deux hommes en train de parler de moi, et du prix que je pouvais valoir, cela me rappelait le jour où le marchand était venu acheter notre vache.

— Je vous donne trente francs, dit le vieillard.

Alors, je me jette sur le vieil homme et lui dis :

— Laissez-moi ici, Monsieur, ne m'emmenez pas, s'il vous plaît!

— Allons, mon garçon, ne pleure pas, tu ne seras pas malheureux avec moi.

— Je veux Mère Barberin.

— Assez, me dit Barberin, ou tu vas avec le vieux Vitalis ou tu t'en vas tout seul. Et si tu pleures, je te bats.

— Il n'a pas envie de quitter la femme qui s'est toujours occupée de lui, il a du cœur, c'est bon signe, dit Vitalis. Allons, viens, mon enfant, comment t'appelles-tu?

— Rémi.

— Eh bien, viens, Rémi. Prends ton paquet, et partons.

Nous voilà donc partis. Tout en marchant¹, je regardais ma maison, où j'habitais depuis si longtemps, où j'avais été heureux, jusqu'à l'arrivée de Barberin. Vitalis

1. Pendant que je marchais.

me donnait la main. Les trois chiens, Capi, Zerbino, Dolce, marchaient, tranquilles, et le singe Joli-Cœur, sur l'épaule de son maître, semblait content.

Nous étions maintenant à un endroit élevé et je pouvais voir notre maison. Elle était éclairée par le soleil, et juste à ce moment, Mère Barberin poussait la porte du jardin. Alors, je me mets à crier, de toutes mes forces :

— Maman! Maman!

Mais nous étions trop loin, elle ne pouvait pas m'entendre. Vitalis, qui s'était assis sur l'herbe, vient près de moi, voit ce que je voyais, me regarde appeler ma mère.

— Pauvre petit, me dit-il, viens, mon enfant!

Il prend ma main et la serre dans la sienne. Je le suis. Je tourne la tête; mais déjà, je ne voyais plus la maison!

Il m'avait acheté, ce Vitalis, mais ce n'était pas un méchant homme. Au bout de quelques minutes, il laisse ma main, et je marche à côté de lui.

C'était la première fois que je marchais si longtemps sans m'arrêter. Vitalis et les chiens ne semblaient pas sentir la fatigue, mais moi, je traînais les jambes et n'osais pas demander à m'arrêter. J'avais aux pieds de lourdes chaussures de bois qu'on appelle des *sabots*. Vitalis le voit et me dit :

— Tes sabots te fatiguent. A Ussel¹, je t'achèterai des souliers.

— C'est loin, Ussel?

— Voilà un cri du cœur, mon garçon! Tu as envie de souliers! eh bien, tu vas en avoir, avec des clous

1. Voir carte p. 75.



dessous, et aussi une belle culotte, une veste et un chapeau. Courage!

Bientôt, voilà Ussel, où mon nouveau maître m'achète de gros souliers, encore plus lourds que mes sabots, une veste, un pantalon, et un chapeau. Je n'avais jamais eu de si beaux habits. Vitalis me sourit et me dit :

— Et maintenant, mon petit, je vais t'expliquer ce que nous allons faire. Nous allons amuser les autres. Nous allons donner ce que l'on appelle des représentations¹. Je vais t'apprendre ton rôle². Joli-Cœur et mes chiens ont déjà l'habitude. Toi, tu l'apprendras. Voilà

1. Quand on joue une histoire, avec des personnages ou des animaux, pour amuser le public, on donne une *représentation*.

2. Ce que dit ou fait une personne dans une représentation, c'est son *rôle*.

notre histoire : Tu arrives dans une maison où tu dois t'occuper du ménage. Mais tu ne sais rien faire ! Tu dois avoir l'air bête. Tiens, regarde cette table, ces fourchettes, ces couteaux, ces cuillers, tout cela en désordre¹. Avance, et arrange chaque chose à sa place.

Comment faire ? Je restais la bouche ouverte, très sérieux, me demandant vraiment par où commencer. Vitalis se met à rire :

— Très bien ! c'est justement cet air bête que tu dois prendre !

Et il me fait un bon sourire. Puis il appelle Joli-Cœur, qui arrive vite, et, en deux minutes, arrange la table comme il faut. Ensuite, mon maître fait jouer leurs tours² à Capi, à Dolce, à Zerbino ; il leur fait répéter plusieurs fois, sans jamais se mettre en colère quand ils se trompent. Moi, à la fin de la journée, je me demandais si je pourrais prendre le même air bête chaque fois qu'il le faudrait, et contenter³ mon maître.

Puis vient le soir. La place du village, devant le petit hôtel, était pleine de monde. Nous arrivons tous ensemble, Vitalis en tête suivi de ses animaux et de moi-même. Nous nous mettons à arranger notre salle de représentation, et nous commençons. Vitalis fait jouer ses chiens et Joli-Cœur. Le petit singe, tenant à la main une assiette de métal, fait le tour du public, et chacun lui donne une pièce de monnaie. Enfin, Vitalis pose sur une table, en désordre, les objets qui servent à prendre

1. Le contraire de *ordre*.

2. « Jouer leurs tours » : Les animaux sautent, dansent, le singe met le couvert. Ce sont des choses amusantes, des « tours ».

3. Rendre quelqu'un content.



Vitalis fait jouer ses chiens.

un repas. Puis il m'appelle; j'arrive devant la table et la regarde, comme quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il doit faire. Quand tout le monde a bien ri de voir mon air bête, Joli-Cœur vient en courant, avec l'air de se moquer de moi, et met tout en ordre. Tout le monde est content, trouve la pièce amusante et rit. Ces bonnes gens étaient tout étonnés par des animaux aussi intelligents, aussi adroits, et ils lançaient des pièces de monnaie : nous les ramassions pour les donner à Vitalis.

III. LES LEÇONS DE VITALIS

Nous ne pouvions rester plus de deux ou trois jours dans la même ville, parce que l'histoire que nous jouions était toujours la même. Un matin, nous nous remettons donc en route.

— Nous allons dans les Pyrénées, au sud de la France, me dit Vitalis. Tu verras, ces montagnes sont très belles ! Les connais-tu ?

Un peu triste de ne pas le savoir, je lui réponds : « Non. »

— Tu n'as jamais travaillé, n'est-ce pas ? Tu n'es jamais allé à l'école ?

— Non, je n'ai jamais pu aller à l'école.

— Il n'est pas trop tard, tu es encore tout jeune ; je vais t'apprendre beaucoup de choses, mon petit.

Et tous les jours, pendant que nous étions arrêtés dans la campagne, Vitalis faisait le maître d'école : Il taillait des lettres dans de petits morceaux de bois, que je devais ensuite reconnaître. Il était jamais pressé, et me répétait plusieurs fois la même chose sans se fâcher¹. Il taillait aussi des chiffres, pour m'apprendre à compter. Après quelques semaines, je savais lire, écrire, et me débrouillais pour faire de petits comptes. Pour me faire apprendre plus vite, Vitalis avait décidé de faire aussi reconnaître les lettres par Capi, le plus intelligent de ses chiens. Et je dois dire qu'il était aussi bon

1. Se mettre en colère, montrer qu'on n'est pas content.

élève que moi, et remuait la queue pour montrer qu'il était content, quand il avait compris.

Quelquefois, Vitalis chantait. Il avait une très belle voix¹ et c'était pour moi un grand plaisir de l'entendre. Un jour, je lui demande :

— Voulez-vous m'apprendre à chanter? Je sais lire, maintenant. Croyez-vous que je pourrais chanter aussi bien que vous?

— Tu veux chanter comme moi?

— Oh! peut-être pas comme vous! Pas si bien! Quand vous chantez, je suis triste, et pourtant je suis heureux en même temps. J'ai envie de revoir Mère Barberin, je pense à elle, même sans comprendre vos paroles, parce que ce n'est pas en français que vous chantez.

Mon vieux maître semblait prêt à pleurer; j'avais peur de lui avoir fait de la peine, et je le lui dis.

— Non, me dit-il doucement, tu ne m'as pas fait de peine, au contraire. Tu me rappelles le temps où j'étais jeune. Oui, je t'apprendrai à chanter, et comme tu es courageux², toi aussi tu chanteras bien, et tout le monde sera heureux de t'entendre.

Les leçons de musique étaient plus difficiles que les leçons de lecture ou de calcul. Peu à peu, j'apprenais quand même. Je changeais beaucoup aussi : le Père Barberin avait dit à Vitalis que j'étais fort et solide; à ce moment-là, ce n'était pas vrai! J'étais alors petit et maigre. Mais ces quelques mois de vie au grand air m'avaient fait vraiment grandir. Je devenais un homme.

1. On appelle *voix* les bruits qui sortent de la bouche de l'homme, lui permettant de parler, de chanter, de rire, etc.

2. Courage, courageux.